

2005. Assia Djébar, « Fillette arabe » devenue académicienne

« Fillette arabe, dans un village du Sahel algérien... » C'est par cette image récurrente que l'écrivaine Assia Djébar, née Fatima Zohra Imalhayen, évoque son enfance. Née le 30 juin 1936 à Cherchell, elle choisit dans sa fiction une autre date de naissance, symbolique: 1842, année où l'armée française détruisit par le feu la zaouïa de la tribu dont est issue sa mère. Historienne de formation, romancière, essayiste, poétesse, cinéaste, Djébar explore dans des œuvres littéraires à la construction complexe une histoire algérienne collective prise dans la longue durée – de la période pré-coloniale à l'indépendance de son pays – d'une part, et, d'autre part, son parcours personnel, à la fois exceptionnel et représentatif d'une élite musulmane fort minoritaire. Colonisation, domination masculine, monoculturalisme et intégrisme islamique : les écrits de Djébar passent ces violences multiples au crible de leur critique et se tournent vers ceux et – surtout – celles qui les ont subies ou combattues. La virtuosité de son écriture, lyrique et acérée, lui vaut en 2005 l'attribution du statut convoité d'« immortelle ».



Assia Djébar à l'Académie française, 2005, © Académie française

D'ascendance berbère par sa mère et arabe par son père, instituteur à l'école française, Djébar bénéficie sur la décision de ce dernier d'une éducation francophone: après avoir fréquenté une école élémentaire française, puis, brièvement, un établissement coranique privé où les filles sont rares, elle étudie au collège de Blida et entre au lycée Bugeaud d'Alger, où elle est la seule musulmane de sa section, classique. « 'Pourquoi moi ? Pourquoi à moi seule, dans la tribu, cette chance ?' » s'interroge-t-elle. Suit l'éducation

républicaine la plus prestigieuse : son baccalauréat obtenu, elle entre en hypokhâgne à Alger puis rejoint Paris en 1954 – année où éclate la guerre d'indépendance – afin d'effectuer sa khâgne au lycée Fénélon. Elle intègre l'École normale supérieure (ENS) de jeunes filles de Sèvres en 1955.

Au tournant historique qu'est la décolonisation, Djébar se spécialise justement en histoire à l'ENS et regrette de ne pouvoir étudier aussi l'arabe littéraire, que l'École n'enseigne pas. L'appel à la grève que l'Union générale des étudiants musulmans d'Afrique, solidaire du Front de Libération Nationale (FLN), lance le 19 mai 1956 marque sa première année en tant que normalienne. Elle se joint au mouvement, ne passe pas ses examens du fait de cet engagement politique, et rédige ce qui deviendra son premier roman à succès, *La Soif* (1957). L'ouvrage paraît chez Julliard sous un nom de plume : l'intrigue met en scène une protagoniste relativement libérée et risquerait pour cette raison de heurter son père, dit-elle. L'œuvre, « air de flûte » distinct des « tambours » indépendantistes, n'est pas non plus pour plaire à certains militants anticolonialistes dont les aspirations sont collectivistes et peu portées sur la petite bourgeoisie musulmane. L'auteur adopte le pseudonyme qu'on lui propose alors : Assia signifie « celle qui console » en arabe dialectal, et Djébar, l'un des qualificatifs relatifs à Mahomet en arabe classique, « intransigeant », qualité nécessaire au travail de l'écrivain, selon la jeune femme. L'ENS interdisant à ses élèves de publier des livres, et Djébar persistant à faire la grève des examens, cette dernière est renvoyée en 1958. Elle rejoint alors la Tunisie aux côtés de son premier mari, Ahmed Ould-Rouis. Elle y collabore un temps avec Frantz Fanon, contribue au journal *El Moudjahid*, rencontre Kateb Yacine, et fait surtout l'expérience de rencontres qu'elle dit déterminantes avec nombre de réfugiés algériens parqués dans des camps pendant le conflit. Elle mène en particulier des enquêtes auprès de paysannes illettrées venues des Aurès. Après avoir préparé, sous la direction de l'islamologue Louis Massignon, un diplôme d'histoire consacré à Aïcha Al Manoubia, Tunisienne du début du XIII^e siècle devenue sainte patronne, elle se rend au Maroc pour y enseigner l'histoire moderne du Maghreb à l'université de Rabat (1959-1962). Avant le terme de la guerre en 1962, elle fait paraître deux autres romans, et, sur l'intervention du Général de Gaulle sollicité par Maurice Clavel et sensible au talent de l'écrivaine, elle se voit réintégrée à Sèvres.

L'indépendance de l'Algérie advenue, Assia Djébar est nommée professeur d'histoire à l'université d'Alger, en 1962. Mais l'arabisation que prescrira de manière croissante l'État algérien la pousse à se mettre en disponibilité en 1965. Ses recherches et son enseignement s'appuient en effet sur des sources rédigées en français pour l'essentiel. À ses yeux, l'imposition de l'arabe, qui fait avorter cette méthode, « condamn[e] à mort » l'école historiographique algérienne qu'elle tente de mettre en place afin de « prendre en charge [l]a mémoire collective » et de « repenser l'histoire » d'une Algérie fraîchement indépendante dont le passé et les identités demandent à être examinés. Djébar déplore que l'émergence d'une nouvelle génération d'historiens qualifiés se trouve empêchée, de même qu'une réflexion critique sur ce qu'elle nomme les « défis identitaires » qui atteindront leur apogée lors de la guerre civile opposant le gouvernement algérien aux islamistes dans les années 1990. Sur un plan personnel, une demande d'adoption soumise par l'écrivaine et son premier époux aboutit en 1965. Ils deviennent parents d'une fille, Djalila, et d'un garçon, Mohamed, né du viol d'une adolescente algérienne par des militaires français en 1959 et reconnu « victime de guerre » en novembre 2001. En 1965 également, Djébar élit domicile à

Paris, où elle résidera jusqu'en 1974 – et où paraîtra son quatrième roman, alors que deux recueils de poésie seront publiés à Alger.

De 1974 à 1980, Djebbar revient à la faculté d'Alger pour y enseigner cette fois la littérature française et le cinéma. Elle entreprend de longs métrages à caractère à la fois fictionnel et documentaire. Le septième art, qu'elle rebaptise « image-son », lui permet de mettre en exergue l'arabe dialectal et le berbère, et de narrer d'une part la « sororité » des femmes du Chenoua pendant et après la guerre d'indépendance, et, d'autre part, de déconstruire les perspectives orientaliste et coloniale au travers desquelles le Maghreb fut appréhendé durant la colonisation. *La Noubba des femmes du mont Chenoua* (1978), dont la première projection à Alger suscite des réactions hostiles, de même que *La Zerda ou les Chants de l'oubli* (1982, réalisé avec son second époux, le poète Malek Alloula) remportent de prestigieux prix européens en 1979 et 1983.

À l'aube des années 1980, Djebbar est de nouveau contrainte de quitter l'Algérie. Elle considère qu'« une chape de plomb est tombée sur [son] pays, et que les écrivains [son]t menacés, les femmes reléguées à la domesticité. Lorsque je me promenais dans les rues d'Alger, je me retrouvais seule femme au milieu des hommes. » Paraissent, au cours de la décennie, quatre livres majeurs rédigés en région parisienne : le recueil *Femmes d'Alger dans leur appartement* (1980) ; les deux premiers romans de ce qui aura pour nom le « quatuor algérien », *L'Amour, la fantasia* (1985) et *Ombre sultane* (1987) ; et *Loin de Médine* (1991), figurant un cortège de figures féminines occultées par l'histoire officielle à la mort du prophète de l'Islam. *Femmes d'Alger...*, qui se réapproprie le titre et le point de vue d'un tableau orientaliste de Delacroix – repris par Picasso – procède de techniques que l'écrivaine développera ensuite : fragmentation, oralité, multiplicité et arabesques narratives permettent, combinées à l'incorporation d'esthétiques picturale, musicale et cinématographique, de donner voix à un chœur de personnages féminins algériens. *L'Amour, la fantasia* initie l'autre stratégie qui traversera plusieurs œuvres de Djebbar : le roman fait alterner récits historique et autobiographique afin de renverser une Histoire eurocentrée, coloniale et/ou masculine. Pendant cette période féconde en écriture, Djebbar joue par ailleurs en France un rôle actif de relais pour l'Algérie : elle est détachée au Centre culturel algérien à Paris (1985-1994) et nommée représentante de l'Émigration algérienne au Conseil d'administration du Fonds d'action sociale (1983-1989).

La carrière de Djebbar s'internationalise plus encore au cours de la décennie suivante. Après avoir été invitée à travers l'Europe et l'Amérique du Nord pour y évoquer ses écrits, elle devient professeur à Louisiana State University (Baton Rouge) et se voit proposer la direction du Centre d'études françaises et francophones de cette institution. En 1995, les figures féminines algériennes que caractérisaient l'action, l'abnégation, la souffrance et la résistance mêlées sur fond de patriarcat colonial et/ou post-colonial dans ses travaux précédents trouvent leur prolongement dans le troisième volet de son « quatuor algérien », le roman *Vaste est la prison*, qui explore lui aussi les « effacements » de l'histoire algérienne. À cette époque, l'écrivaine et son œuvre affrontent à distance la guerre civile qui fait des dizaines de milliers de morts dans son pays. Les islamistes y assassinent un grand nombre d'intellectuels, dont son beau-frère, le dramaturge Abdelkader Alloula, le jeune romancier et journaliste Tahar Djaout, qui avait suivi les cours de cinéma de Djebbar à Alger, le psychiatre Mahfoud Boucebci, et le sociologue M'Hamed Boukhobza, tous abattus en

1993. Dans *Le Blanc de l'Algérie* (1996), livre saisissant, Djébar leur rend hommage, à eux et à d'autres morts algériens, issus de tous bords et d'époques diverses – pieds-noirs, Berbères, Arabo-musulmans, combattants du FLN, écrivains, artistes, journalistes, enseignants. Ayant succombé à des accidents, à la maladie, aux assassinats de l'Organisation Armée Secrète ou d'un FLN parfois fratricide, ou bien encore, trente ans plus tard, aux tueries islamistes de la « décennie noire », ce cortège de défunts se voit offrir un tombeau littéraire à la couleur du deuil musulman, un « récit » à rebours des oublis et des discours officiels convenus. Djébar use d'une prose tour à tour onirique, clinique et grinçante pour rappeler la pluralité ethnique, linguistique, socio-culturelle et politique de l'Algérie.

Les honneurs redoublent pour Djébar à compter de 1999. L'Académie royale de Belgique l'élit alors au fauteuil de Julien Green, elle reçoit nombre de prix et doctorats *honoris causa*, puis est nommée Commandeur des Arts et des Lettres (2001) et Silver Chair Professor à New York University (2002). Plusieurs colloques lui sont consacrés et son œuvre est traduite dans plus de vingt langues. Le 16 juin 2005, l'écrivaine se voit en outre élire à l'Académie française, au fauteuil 5 de Georges Vedel. Elle est la cinquième femme à être faite « immortelle » en 370 ans et le premier auteur algérien, et maghrébin, à prendre place sous la coupole. La presse de l'époque souligne le poids de ce symbole. Elle fait de même, rappelant dans son discours de réception « l'immense plaie » du colonialisme et le « lourd passif de vies humaines écrasées [...] sur les deux versants » du « déchirement » que fut la décolonisation. C'est une œuvre littéraire originale, dense et diversifiée, ambitieuse dans ses formes et son érudition, que salue l'Académie en distinguant Djébar ; mais aussi une contemporaine qui a revisité la langue française et mené l'une des réflexions critiques les plus approfondies sur cet idiome.

Trois de ses ouvrages font référence à la langue dès leur titre : outre *Oran, langue morte*, Djébar publie l'essai *Ces voix qui m'assiègent... en marge de ma francophonie* (1999) et le roman *La Disparition de la langue française* (2003). Ses écrits arguent que le français a été à la fois l'outil du colonisateur et d'une hégémonie culturelle, discursive et politique, « LA LANGUE des AUTRES [...] autrefois les intrus, les envahisseurs, les Maîtres » ; un « acquis » et le moyen d'une émancipation pour elle et ses narratrices – lectrices, « diseuses » et « scripteuses », ainsi qu'elle les nomme ; l'objet d'un attachement et d'un plaisir profonds, comme le révèlent les pans autobiographiques de son œuvre qui la montrent « enveloppée par [...] cette langue au mouvement secret, au rythme ou harmonieux ou désarticulé » ; et l'une des cibles d'un projet arabophone exclusif imposé par certains acteurs politiques après l'indépendance algérienne. Djébar matérialise le sentiment d'intimité et l'ambivalence que lui inspire le français à travers une analogie mythologique : il est telle la tunique de Nessus, cadeau empoisonné donné par un centaure à Déjanire pour son époux Héraclès ; l'habit, une fois enfilé, brûle la peau du héros. Aussi Djébar refond-elle cette langue, qu'elle mâtine de la musicalité de l'arabe dialectal et du berbère. Elle y intègre maints hommages au récit oral, à des figures et des littératures du « dehors », latines et arabes notamment, et aux arts autres que les lettres. Un français que l'on pourrait qualifier de plurilingue émerge partant sous sa plume pour porter les voix de sujets peu audibles : anciens colonisés et Algériennes à la visibilité et à la place trop souvent réduites, comme l'attestent *La Femme sans sépulture* (2002), et le dernier ouvrage, autobiographique, de l'écrivaine, *Nulle part dans la maison de mon père* (2007).

Assia Djébar décède le 6 février 2015 à Paris. L'Algérie crée cette année-là un prix du roman en sa mémoire ; l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm inaugure l'année suivante une salle de cours qui porte son nom. De part et d'autre de la Méditerranée, Djébar aura labouré et élargi les champs littéraire et historique. Se sachant consacrée « écrivaine francophone » majeure, pleinement reconnue par une République française qui la fait Chevalier de la Légion d'honneur en 2008, elle affirme, cinq ans avant sa disparition, demeurer « étrangère... de l'intérieur », « avec les [s]iens et avec ces Autres ». (È. MORISI)

W. ASHOLT, M. CALLE-GRUBER, D. COMBE (dir.), *Assia Djébar, littérature et transmission. Colloque de Cerisy*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2010 ; M. CALLE-GRUBER, *Assia Djébar*, Paris, Association pour la diffusion de la pensée française, 2006 ; *Assia Djébar ou la résistance de l'écriture. Regards d'un écrivain d'Algérie*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001 ; J.-M. CLERC, *Assia Djébar. Écrire, transgresser, résister*, Paris, L'Harmattan, 1997 ; J. HIDDLESTON, *Assia Djébar : Out of Algeria*, Liverpool, Liverpool University Press, 2006.